

# CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

Les correspondances et envois doivent être adressés franco à M. Georges MARC, 12, rue du Jardin Botanique, Liège.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Rédacteur en chef : Georges MARC

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.

ANNONCES-RÉCLAMES

s'adresser à M. Aug. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, Liège.



A tous.

Caprice Revue met en vente, dès aujourd'hui, au prix de un franc l'exemplaire, de superbes tirés à part, sur bristol fort, de chacun de ses portraits : à Bruxelles chez Istace, à Liège chez George et d'Heur.

Dans le prochain n° figurera le violoniste César Thompson. Viendront ensuite : le comte de Villiers de l'Isle Adam avec une étude signée Jules Destrée ; Emile Verhaeren et Sully-Prudhomme avec des comptes-rendus de *Les Sours* et *Le Bonheur* dont se sont chargés Albert Mockel et Maurice Siville.

Aussi : Rops, Wagner, Raway, Reyer, César Franck, Odilon Redon, Mignon, F. Khnopff, Philippet, etc...

Joseph Dupont.

La renommée a depuis longtemps embouché ses cent trompettes pour proclamer de par l'univers musical le nom de Joseph Dupont.

Petit de taille, maigre, sec, nerveux, la figure balafnée d'une moustache d'un blond rude, les yeux abrités par un pince-nez oscillant sur un nez aquilin ; tel on aperçoit, à son pupitre, le *maestro* Joseph Dupont.

On l'a placé parmi les premiers chefs d'orchestre de notre époque, avec raison, je crois ; car il me semble que l'on trouverait difficilement un plus puissant interprète symphonique qu'un orchestre dirigé par Joseph Dupont.

Il faut voir celui-ci à l'œuvre pour comprendre l'importance du rôle que joue le chef d'orchestre. — D'un geste bref, impérieux, le bras s'abaisse, s'élève, retombe, marquant la mesure avec une netteté impeccable, imprimant le

rhythme avec une vigueur infatigable.

Quelle différence avec la direction molle et poseuse de certains chefs d'orchestre aux gestes ronds et doux, mais crispants, qui battent une mesure approximative, suivie par l'orchestre dans une débandade de sons qui cherchent en vain à s'accorder ! A son pupitre, Joseph Dupont est un autoritaire qui n'admet pas la moindre défaillance. Et, avec une attention incessante, il fait, d'un coup de baguette, partir les sons de cuivre, bois ou corde, comme si, hypnotisés, les musiciens n'agissaient plus que par la suggestion mentale du chef dont la volonté les guide et les assouplit.

Joseph Dupont est né à Ensival le 3 janvier 1838 ; après avoir étudié la musique avec son père, il fut successivement élève des Conservatoires de Liège et de Bruxelles : ce dernier lui accorda un premier prix de violon.

En 1861 il remporta le 2<sup>e</sup> prix et en

1863 le 1<sup>er</sup> prix de Rome (composition), ce qui lui permit d'aller, durant quatre années, se perfectionner dans son art en France, en Italie et en Allemagne.

Pendant les années 1867 à 1870, il fut chef d'orchestre à Varsovie ; en 1870-71, il est au même titre à Moscou ; en 1877, il remplaça au pupitre de la Monnaie Ch. Hanssens. Puis il fut successivement nommé : directeur de la Société des Artistes Musiciens, professeur d'harmonie au Conservatoire (1872), directeur des concerts populaires (1873) en remplacement de Vieuxtemps.

Joseph Dupont a composé des morceaux d'orchestre : *Ribeiro Pinto*, drame lyrique en deux actes (livret de Ch. Thuillier et J. Jorissen), joué au Cercle Artistique de Liège. *La Clef d'or*, représentée en 1863 à Louvain. Il a, paraît-il, plusieurs œuvres en manuscrit.

Joseph Dupont est chevalier de la Légion d'honneur et de la Couronne de Chêne, officier de l'Ordre de Léopold.

Il est, avec M. Lapissida, directeur du Théâtre de la Monnaie depuis 1885.

On peut dire qu'il est pour beaucoup dans le développement pris par notre grand Théâtre, qui n'était autrefois qu'une scène secondaire et qui, aujourd'hui, est l'égale des plus renommées. M. Dupont a certes été l'un des meilleurs inspirateurs de la direction Stoumon et Calabrézi, qui a commencé le relèvement de notre première scène lyrique. Citons, parmi les ouvrages exécutés sous sa direction (comme chef d'orchestre) : *Hérodiade*, *Sigurd*, *les Templiers*, *Gwendoline*, *Saint-Mégrin*, *Jocelyn*, qui ont été représentés ici pour la première fois, de même que les adaptations françaises des *Maîtres Chanteurs*, de la *Walkyrie* et de *Gioconda*.

Un des plus grands titres de Joseph Dupont à notre reconnaissance est la persévérance avec laquelle il a initié le public bruxellois aux chefs-d'œuvre de Wagner. Les concerts populaires qu'il dirige depuis 16 ans ont eu une énorme influence sur l'éducation musicale des dilettante bruxellois, qui se sont bien vite lassés des œuvrettes phthisiques et nulles, pour prendre goût aux œuvres où vibre le souffle d'un art vrai et grand.

M. Lapissida, l'intelligent et artiste régisseur de la direction précédente, était le collaborateur désigné de Joseph Dupont.

M. Lapissida a fait, pour la représentation matérielle des œuvres montées sur notre première scène lyrique, ce que Joseph Dupont a fait pour leur interprétation orchestrale. Nul doute que ces deux artistes ne maintiennent la réputation hautement artistique du Théâtre royal de la Monnaie.

LOYS DE GIRAL.

## La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art  
Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS : 5 frs l'an.

Union postale, frs 6.50.

Envoi d'un N° spécimen contre 50 centimes

## Rayon.

Vous suiviez bien souvent cette rue ignorée,  
Quand vous reveniez seul de la fête, et vos yeux  
Elevaient leurs regards alongours aux cieux,  
Et vous voyiez toujours la fenêtre éclairée!

Fenêtre du poète évoquant les amants  
Qui marchent par delà les plaines solitaires,  
Sous le désir des soirs et l'appel des mystères,  
Abreuer d'infini leurs suprêmes serments...

Et tandis qu'ils s'en vont, ainsi, l'âme grisée,  
Ils n'ont d'yeux que pour lire aux pages de leur  
Et ne devinent pas le poète vainqueur [cœur,  
Allumer un rayon de gloire à sa croisée!

## Seul à seule.

Vaguement par delà les ultimes saveurs,  
O Mienne! ces chemins de crépuscule rose  
Où la brise épanchant sa tendresse morose  
Dans les pâles anneaux fait jouer les faveurs!

Quelles subtilités! Sous les bosquets rêveurs  
Les parfums ont ouï ce que leur dit la rose...  
C'est ce que tait la bouche et ce que l'amour ose  
Quand nous nous essouons vers le vol des fa-  
[veurs!  
Je l'enlace, l'amante, aux éternels je t'aime,  
Et sa flûte voix me soupire le thème  
Dont se bercent le soir les Lieder fabuleux...

Et j'ai vu s'animer mes songes éphémères,  
En contemplant l'azur qui baigne yeux bleus  
Tant douces y venaient les lointaines chimères!  
GEORGE KELLER.

## Un coup d'œil sur les XX.

L'exposition des XX est devenue, à Bruxelles, l'événement artistique de l'année, et c'est aussi en événement mondain car rien n'est connu par le tout Bruxelles comme ce salonnet, et ses concerts, et ses conférences.

Les XX conservent toujours leur même allure batailleuse, et an comme les précédents, et ils continuent à nous présenter les artistes étrangers les plus neufs.

Tels, aujourd'hui: *Signac*, un apôtre du procédé au pointillé, préoccupé pour les belles intensités de la lumière, par les vieux chauds qui vibrent, par les eaux reflétant les éclats du jour; on sent en lui une vigoureuse nature d'artiste, amoureux des horizons profonds et purs et des jeux de soleil dans les verdure et les plaines; *Anquetin*, un drôlatique à la carnavalesque exhibition — ô que veule! avec des prétentions d'imiter les japonaiseries, et cela de quelle populacière façon!; *Dubois Pilet*, encore un... *pain à cachetiste*, un sous Seurat, sans grand talent, montrant des portraits d'un banal, qui, sauf le procédé — ô le procédé! — rappellerait presque ceux du grand Gallait ou d'un Thomas quelconque; *De Toulouse Lautrec*, avec son art un peu voyou, aux tons sales, mais croquant habituellement silhouettes de femmes et bonshommes, spirituellement et en observateur; *Blanche*, un efféminé rêvant d'idéales *Arabesques* séraphiques, de chastes filles, étranges, à peine matérielles, en un pays sidéral, et comme bercées par la musique éternelle de la mer qui baigne leurs pieds; *Hellen*, gracieux pastelliste de parisiennes coquettes et fines; *Caillebotte*, grossier, brosse lourde, matérialisant pesamment paysages et portraits; *Guillaumin*, vulgaire aussi, mais plus lumineux.

Ajoutons encore comme invités: *Whistler*, l'artiste américain à la peinture curieuse, évocatrice, au coloris raffiné; les personnages de ses portraits sont noyés dans une brume bizarre à travers laquelle la figure seule transparaît; c'est morbide et d'une rare exqu Coast; *Mellery*, le peintre austère de nos flamands, le si grand artiste, de qui quelques dessins et ébauches, solides et superbes, avec toujours des qualités sévères; *Mad Besnard*, une femme sculpteur de très grand talent: ravissants, et d'une vie charmante, ses bambins en bronze et en céramique, avec leurs gestes enfantins si bien saisis, de façon si émue; il y a de la vraie grandeur dans le *Sourire de mère*; *Chaplain* et ses belles médailles; *Cros* et son exhibition assez peu intéressante.

Puis arrivons aux XX.

*Rops* expose la grande *Lyre*, frontispice aux œuvres de Stéphane Mallarmé. Partout où il apparaît, Rops imprime une sensation aigüe. C'est l'Artiste des Décadences, le Satirique du Vice. Son frontispice représente un androgyne nu jouant d'une guitare dont les cordes montent à l'infini vers les astres, ADASTRA!! Il est assis sur un siège formé d'un point d'interrogation. Deux mains aux bras invisibles, pincent les cordes, aussi, tandis que d'autres, les mains médiocres, se dessèchent alentour sans pouvoir atteindre l'instrument étrange.

*Kpnhoff* nous remontre sa *Sphynge*. Et puis de petits payages d'une naïveté charmeuse, des portraits de jeunes filles, d'une finesse de ton ravissante, habilement et patiemment traités. Enfin *A Beguiling*, tableau symbolique et suggestif, disant le Triomphe insolent du Vice et inspiré par Moreau et par ce vers de Rodenbach:

Et ses cheveux étaient tout rouges de mon sang.  
*Degroux* peint bellement ses rêves terribles, ses fantastiques cauchemars. Ce sont des rêves de bataille, de guerre, d'une étrangeté originale, qui rappellent, par leur coloris sombre et par la manière même de composer certaines vieilles tapisseries précieuses. Quelle imagination riche! Voilà certes un artiste de grand avenir.

*Toorop* a des avouées *Symphonies en blanc majeur* et un excellent fusain: *Mauvais salaire*; *Vogels*, des paysages, si connus, aux tons fins, nuancés, de touche légère, ténue; *Van Strydonck*, un pastel: *l'Eglise de Machelen*, un peu trompant, me disait un artiste, et un intérieur, au couteau, d'un bon impressionnisme, excellent; *Mlle Boch*, des paysages, vus d'un œil sain, d'art consciencieux et honnête; *Dario de Regoyos*, un bariolage sous la jambiste de paysages d'Espagne, enlevés au galop d'une diligence; *Ensor*, un envoi de dessins et d'eau-fortes (sauf la cathédrale) assez insignifiant.

*Jinch*, lui imite Seurat et Signac-Bizarre! Bizarre! c'est bien mauvais! Il n'en est pas encore à l'habile pointillage de ses maîtres. Souhaitons lui de tout cœur d'y parvenir. Ainsi qu'à *Schlobach*, plus fort et plus intéressant celui là pourtant! avec de beaux effets lumineux. Mais *Schlobach* change de manière tous les ans. C'est le caméléon des XX.

*Dubois* est resté l'élegant et fin sculpteur que l'on sait; et *Charlier* a un talent bourgeois qu'il s'efforce en vain de rendre épatant.

Voilà en résumé, le Salon des XX. De très belles choses voisinant avec des choses ridicules. Mais en somme, un ensemble des plus intéressants.

JEAN D'OTTIGNIES.

## La Circulaire.

Les cinq mille six cent soixante-trois habitants de la petite ville de Gotham, sur l'Alleghany reçurent ce matin-là vers l'heure du déjeuner une étrange circulaire.

Les uns crurent à une mystification, les autres virent dans ce papier insidieux l'œuvre d'un simple ou d'un épileptique, mais tous en furent troublés.

On vit des scribes, ponctuels jusqu'alors comme des chronomètres, oublier l'heure du bureau.

Le marguillier joua faux, le bedeau sonna en dépit du bon sens, des mendians perdirent leur escarcelle, des hommes graves dansèrent, des créanciers furent amusants.

Or voici cette fameuse circulaire.

## Gotheméens!

Un cours de suicide et de destruction volontaire s'ouvrira le 20 courant, rue du Moulin, n° 7.

Je suis l'inventeur de six cents appareils éliminants. J'enseigne tous les moyens de quitter la scène du monde, depuis la strangulation et la submersion jusqu'à la mort électrique, la mort par la bouteille de Leyde, par combustion spontanée ou intermittente.

Les âmes fortes, dont vous êtes, ô Gotheméens! apprendront le suicide à retentissement et liront mon dernier ouvrage: « De l'inutilité de la vie. » (3-50 fr. broché).

Un prospectus envoyé à qui en fera la demande donne le tableau des heures d'études et le montant du minerval avec lequel

Je suis  
BLUCH, professeur.

Il n'y avait pas là de quoi tant s'effrayer, mais il reste ici-bas des créatures fidèles à l'honnêteté d'un autre âge, des gens non modernes, des philistins, que l'irréligion dérouta.

Les Gotheméens étaient de celles-là. Cependant, pas plus aux bords de l'Alleghany qu'ailleurs, les grandes émotions ne sont éternelles.

Après le désarroi vint l'accalmie, comme, après les coups de pics, le morne tassement des ruines.

Personne n'irait rue du Moulin, voilà tout, et, de deux choses l'une, Bluch partirait ou mourrait de faim.

Effectivement, la porte du cours resta close. Dans sa chambre déserte, parmi les engins de mort, les poulies pendues au plafond, les chanvres, les pals, les mannequins étranglés, les rayons aux acides, les kandjar, les criss et les pistolets à silex, Bluch riait silencieusement.

Cet homme si étrange, si fou, connaissait la profondeur de cette chose admirable: la bêtise humaine.

Et il se disait: patience.

Puis riait encore silencieusement, comme un augure, les yeux perdus dans un rêve d'avenir.

Un soir, c'était le huitième après l'apparition de la fameuse circulaire, un jeune homme, s'ennuyant avec une suprême élégance chez lord Stratford où l'on dansait, déclara, de façon à être entendu de Miss Betsy Statford:

« Demain, je vais au cours chez Bluch! »

Le jeune homme fit ainsi qu'il l'avait dit.

Quand il se mit en route pour la rue du Moulin, le soleil éclairait la moitié de la terre comme d'habitude.

L'élegant néophyte passa entre deux haies de curieux venus pour le voir. La foule fut respectueuse, aucun cri, aucune raillerie, ne sortit de ses rangs, les mères pleurèrent, les jeunes filles admirèrent, les hommes mûrs se dirent: « où allons-nous? »

Le lendemain Bluch avait dix élèves.

Le surlendemain, vingt.

Huit jours après, une légion.

Alors, tomba sur la ville autrefois si riante un deuil profond et envahissant.

Cette cohorte d'élèves marchait sombres avec des gestes tragiques. Les uns s'arrêtaient au bord du fleuve vers l'heure du coucher, mystiques comme des pâtres-chaldéens, disant des mots mystérieux, regardant l'eau profonde, cette chose hospitalière.

La nuit on entendait des bruits d'artillerie. Des cris étranges, semblables à des râles, vous réveillaient à des heures impossibles.

Mais personne ne setuait: personne n'osant commencer.

Les moutons attendaient Panurge.

Et Bluch aussi s'obstinait à vivre!

A sa trop heureuse médiocrité avait succédé l'opulence.

Ce sobre d'autrefois se payait des festins de Balthazar intimes, rien ne troublait sa voluptueuse animalité, ni le remords (il savait que ses élèves ne croyaient pas un mot de ses doctrines) ni la société, ni les haines.

Il avait découvert un moyen de vivre, un métier neuf, il spéculait sur la sottises gens comme d'autres spéculent sur les sucres ou les denrées.

Et comme la sottise est éternelle, ce modulus vivendi pouvait durer toujours.

Il ne dura pas.

C'était écrit.

Le premier et élégant élève, celui-là même de la soirée Statford entra chez Bluch un matin, s'inclina profondément en disant:

« Maître! »

Son air était grave. Le sang avait quitté son visage, ses lèvres sèches tremblaient, ses paupières étaient rouges, son jabot fripé, indices d'une nuit sans sommeil.

« Maître! » et sa voix était creuse comme la vibration du bronze. « Je suis venu pour mourir... »

— « Hein? » fit Bluch qui tressaillit.

— « J'ai été ouvrier de la première heure. Religieusement, j'ai recueilli ta parole. Tu m'as montré le néant des choses de la terre... j'en suis à la conclusion... »

— « Mais, ô mon ami! à votre âge encore, les fleurs paraissent si belles... »

— « Il suffit. Je suis une âme forte, ô Bluch! j'ai lu ton livre... notre suicide à nous deux... »

Bluch tomba à genoux:

— « Croyez, dit-il, que je n'ai jamais eu l'intention de vous pousser au suicide, et moins encore celle de me suicider moi-même... »

— « L'intention viendra: Tout vient; vous l'avez écrit. Demain la terre parlera de nous. Nous sommes plus beaux que Sardanapale: En réalité Bluch était vert.

Le jeune homme sortit de sa poche une bombe grosse comme une orange et la jeta violemment contre le mur.

Il se fit une immense explosion.

La maison sauta.

Et comme la tête de Bluch était vide, elle monta haut vers le ciel.

MELEK.

A PARAITRE EN AVRIL:

## CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Un volume de grand luxe or mat in-8° Jésus, splendidement illustré par Émile BERCHMANS.  
PRIX EN SOUSCRIPTION: DIX FRANCS.  
Ces exemplaires seront tous signés et numérotés à la presse.

On souscrit chez AUG. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

## Théâtre Molière

TROISIÈME MATINÉE LITTÉRAIRE.

Décidément, le prodige continue. Après *Sapho*, *Sœur Philomène*, puis deux pièces belges, et *Jeune Belgique*, et puis des conférences dites par des gens qui ne sont pas de l'Institut, et du monde, toujours, à toutes les places, et du « beau monde », m'assure l'huissier de salle, un monsieur très au courant et que je me garderai bien de contredire.

C'était cette fois du Villiers de l'Isle-Adam que nous offrait M. Alhaiza, le très artiste maître de la maison. Et ce fut un triomphe et pour lui et pour l'auteur et pour l'interprète, un certain M. Mévisto, du Théâtre-Libre, lequel est tout bonnement l'un des plus beaux artistes de drame qu'il soit donné d'entendre. Quelle grandeur de réalité, quel saisissant relief de vérité brutale il a su donner à Pagnol, l'Évadé! Et quel frisson d'art.

Quant à la pièce: *l'Évasion*, point ne vous la contera. C'est, quant à la charpente, un bon gros drame, plein de ficelles au fond, — mais combien artistement écrite, et sobrement, et puissamment!

Ce furent, à la chute du rideau, des bravos et des rappels sans fin, et des cris demandant « l'auteur » — auxquels, du reste, l'aristocratie écrivain ne daigna point répondre par l'habituelle et vulgaire promenade sur la scène que terminait les trois salutations d'usage, à droite, à gauche, au milieu.

Avant la pièce, il y avait eu une conférence sur Villiers et son théâtre par M. Destrée, le Wallonie auteur des tant charmantes *Lettres à Jeanne*. Très étudiée cette conférence, très écrite.

Sont annoncés pour la quatrième matinée: *Le Carosse du Saint-Sacrement*, une pièce inédite ou peu s'en faut de Mérimée, et une *Mesure pour rien!* un acte inédit... de notre confrère Henry Mantel, me souffle-t-on à l'oreille. A quand la première d'une pièce *Wallonie?*

G. AIRELLE.

## Ci et là.

Le comte de Villiers de l'Isle-Adam est venu mardi, à l'Emulation, faire une conférence-lecture.

Dans un de nos prochains nos figurera le portrait de ce prodigieux artiste et Jules Destrée signera l'étude à suivre; donc grand régal de lettré qui nous dispense d'en dire plus aujourd'hui.

## Jocelyn.

La première de cette œuvre a été un grand succès de pièce et d'interprétation; depuis, ce succès se maintient; si l'on isolait l'œuvre de son interprétation actuelle, il est fort probable qu'elle s'en ressentirait, et de beaucoup. — Sans nous occuper du livret, qui n'est ni meilleur ni plus mauvais que la plupart de ses semblables, — à cette différence près qu'on y trouve mille vers de Lamartine qui ne s'attendaient certes pas à cette trituration, — disons que Jocelyn comme musique n'est rien. — Une partition de mélodies pleines de réminiscences de Gounod, Verdi, Massenet; une orchestration absolument nulle; aucune originalité, aucune recherche esthétique; tel est cet opéra. *Opéra*, dans toute la signification du terme, avec tous les trucs et toutes les ficelles que comporte ce genre d'œuvres; sons mielleux, airs sentimentaux, liquéfactions harmoniques de harpes, points d'orgues outrés, tout ce qui attire les larmes aux yeux bêtement sensibles de la foule, et fait partir les applaudissements des badauds, M. Benjamin Godart en a usé et abusé. Le musicien a fait preuve d'habileté et de talent d'arrangement, mais n'accuse aucune originalité, et l'art est totalement étranger à son œuvre.

Les interprètes sont MM. Engel, Seguin, Isnardon, Vinche; Mmes Caron et Van Besten, Storell.

M. Engel est correct et parfait comme toujours; M. Seguin a fait une création remarquable du rôle de « l'évêque » dans lequel il est absolument superbe. Mais hors de toute comparaison doit être placée Mme Caron. Dans cette musique impersonnelle et vide, elle met son âme, sa grande âme de tragédienne, et l'œuvre vit et prend même parfois des allures de génie. Ce que M. Benjamin Godart lui doit!

Jocelyn aura du succès, d'abord parce que l'interprétation supplée à ce qui manque dans cet opéra pour le faire vivre, l'art; ensuite parce que, au fond, cela n'est pas plus ennuyeux qu'un concert de Scala ou d'Alcazar, c'est même parfois amusant. Ajoutons comme

élément de succès, le faste de la mise en scène où rien n'a été ménagé; les décors sont superbes, et mettent MM. Devys et Lynen au premier rang des décorateurs artistes.

L'infériorité artistique de Joceyn doit-elle faire regretter à MM. Dupont et Lapissida d'avoir monté cette œuvre! Non! Ces messieurs sont avant tout directeurs de théâtre, donc obligés d'assurer le succès financier de leur entreprise, au même titre que le succès artistique; il faut la part des choses; pour les artistes et les musiciens, certaines œuvres sont spécialement étudiées; d'autres sont recherchées en vue de maintenir la clientèle générale du théâtre, laquelle demande à passer une soirée agréablement, sans s'inquiéter de la valeur essentielle de l'œuvre qu'elle entend; Joceyn a tout ce qu'il faut pour séduire et retenir cet élément.

Et maintenant celui-ci satisfait, MM. Dupont et Lapissida vont sans doute se préoccuper de la réalisation d'un de leurs désirs d'artistes, ce qui leur sera permis par la réussite de leurs tentatives de directeurs.

LOYS DE GIRAL.

## LA DAME BLANCHE

RUE DE LA CATHÉDRALE, 35

Dimanche, 4 mars : **EXPOSITION.**  
GRANDE MISE EN VENTE le lundi 5 mars.

Nous cueillons, dans *Gil Blas*, cet hommage rendu à la Monnaie et à son directeur Joseph Dupont.

Voici dix ans que le théâtre de la Monnaie prend l'initiative de nous révéler les ouvrages de nos maîtres. Les partitions françaises prosrites des scènes subventionnées ont trouvé un asile à Bruxelles, une hospitalité intelligente et artistique. D'abord, c'est MM. Stoumon et Calabrézi qui l'on offerte, puis MM. Dupont et Lapissida continuèrent cette tradition. Faut-il rappeler les ouvrages successivement représentés: *Herodiade* de Massenet, *Sigurd* de Reyher, *Gwendoline* de Chabrier, *Saint-Mégrin* des frères Hillemecher, les *Templiers* de Litoff sans compter le *Mefistofele* de Boito, adapté par M. Milliet, et la *Valkyrie* de Richard Wagner, traduite en français par notre ami Wilder.

Autant de nouveautés, autant de pèlerinages artistiques égayés par la fantaisie et la bonne humeur des pèlerins. Je me rappelle encore, non sans plaisirs, le voyage pour la première d'*Herodiade*. Sur le quai de la gare du Nord était assemblé tout ce que Paris compte de musiciens, d'artistes, de critiques. Le train fut insuffisant pour recevoir tous ces voyageurs, et des wagons durent y être ajoutés. Durant toute la route, ce furent des cris de joie, des chants, des clameurs; les plus tristes fronts s'étaient déridés, tous nos gens redevenus gamins montraient cette belle humeur toute française. A chaque station, les plus enragés demandaient la tête du pauvre Vaucorbeil. Ses successeurs nous ont prouvé que cette tête-là avait encore du bon.

Quel bel enthousiasme aussi, lors de la première de *Sigurd*! Quelle joie, quel plaisir pour nous dans la révélation de ce grand artiste méconnu durant vingt ans, obligé d'émigrer pour manifester son génie!

\*\*\*

Cette excursion était une fête, comme un intermède aux soucis de la vie parisienne, une diversion à nos travaux habituels. D'aimables maisons où règne l'esprit français, accueillant les nouveaux venus, et nous n'avons pas encore oublié les bonnes réceptions de MM. Bernardi et Tardieu, directeurs de l'*Indépendance belge*, après les soirées de la Monnaie. L'ami de tous les Parisiens, celui vers lequel nous allions la main tendue, c'était encore Joseph Dupont, alors chef d'orchestre de ce théâtre qu'il devait diriger. Quelles conversations ardentes, quels projets d'art, quelles promesses de tentatives nouvelles! Ce théâtre de la Monnaie, il a eu, il a encore l'honneur d'avoir reconforté et encouragé nos musiciens français. Alors qu'avec ses 800,000 francs de subvention, notre Académie nationale se traîne dans une ornière cahoteuse, en moins de sept ans, cette scène belge a monté six grands ouvrages de compositeurs français. Elle a doté notre répertoire d'un chef d'œuvre: *Sigurd*, elle est devenue l'espoir et le refuge de tous les artistes.

COGHARDI.

## Grisaille.

I.

Le jour s'affaisse, jour de novembre, froid et lugubre; le sombre emplit l'appartement. Dans le gris, lentement, en sourdine, elle joue de mémoire une plaintive mazurka de Chopin. Et, au milieu de l'harmonie triste des notes, elle songe et se souvient.

Elle se voit jeune fille, élevée par une tante revêche. Elle se rappelle la vieille maison aux salles immenses, froides et vides, où s'est écoulée sa jeunesse; la pension, avec ses grandes amitiés et ses petites haines, ses ennuis et ses gaietés; puis, ses rêveries de vierge cherchant à deviner le non-connu, ce non-connu étrange qui fait de la jeune fille la femme.

Elle se rappelle encore ses espérances vagues de bonheur dans la vie à deux...

Puis, un jour, on lui parle de mariage, on lui présente un fiancé: il est âgé de 50 ans, mais il l'adore, dit-on. Elle l'épouse, contente d'être aimée, prête à vivre heureuse du bonheur des autres...

Mais alors viennent les désempolements, les déceptions, la conviction de l'indifférence de son mari, et l'ennui lourd d'une existence isolée, dans la tristesse d'un vieux château flamand, loin de tout, loin de tous.

Elle se souvient..... le piano gémit les dernières notes.....

II.

Au dehors, la pluie tombait maintenant en nappes secouées par le vent, faisant sur les vitres un piétinement monotone; l'eau dégar-gouillait dans une gouttière avec un bruissement triste; le feu mourait dans le foyer.

A côté de cette maussaderie des choses, elle se complaisait dans ses ressouvenances lointaines, éternelle. Elle pensait et revoyait dans une sorte de brouillard les événements de sa vie.

Son mari avait été frappé d'apoplexie au bout de deux ans de mariage; pendant de grands mois, il continuait d'exister, débris demi-vivant d'un être à l'intelligence morte. Puis, enfin, elle devenait veuve. Ah! quelles longues heures d'ennui elle avait passées, lorsque, seule en son grand château, elle vivait la vie des plantes dans ses vêtements tout noirs!

Ensuite, elle se rappelait le temps heureux, rempli d'éclairs de joie, où Raoul Baudran lui faisait la cour, une cour assidue; leurs fiançailles, pleines de gaietés douces du cœur. Puis le jour du mariage, avec l'éclat brillant de la cérémonie nuptiale; le retour de l'église, lorsque, serrée contre Raoul, elle se sentait fondre de plaisir: le repas, dans l'entrain des toasts et le pétilllement des verres heurtés. Enfin, le voyage de nocces, avec ses petites joies et ses grands bonheurs...

Et, triste, elle se rappelait ce beau temps et regrettait ses illusions et ses rêves blessés au froid contact de la réalité.

III.

Comme son bonheur avait été court!

« Les hommes sont des monstres! » se dit-elle. Et, brusquement, la tristesse l'envahit tout à fait. Elle pense à Raoul, devenu indifférent au bout de trois ans de mariage et, un an après, la trompant avec une danseuse. Oh! cette femme, elle la déteste! Elle la voit sur la scène, un sourire bête de figure de cire collé aux lèvres, exécutant sans grâce un pas stupide aux applaudissements de brute du public. Et elle se prend à la jalousier, cette femme! à lui enlever jusqu'à ses succès de théâtre...

Puis elle songe à ce jeune Emile Duroc, qui la compromet presque, tant il lui fait la cour, et qui l'assiège de ses supplications. Après tout, pourquoi pas? Au moins, il l'aime, celui-ci... Tandis que Raoul?... L'épargne-t-il, lui?... Mais vite elle se reproche sa pensée; dès demain... eh bien, oui!... elle fera comprendre à Duroc qu'il doit cesser ses visites.

VI.

Le domestique allume le gaz; une clarté chaude emplit la pièce.

Et, tout à coup, son enfant, le fils de Raoul, entre en courant et saute sur ses genoux. Elle l'embrasse avec effusion, dévore des yeux sa petite tête blonde, aux longues boucles. — Du moins, il lui reste dans la vie quelque chose à aimer! — Et puis, tout n'est pas perdu... Raoul peut lui revenir, et elle saura se faire aimer pour toujours.

Une clef grince dans la serrure, un pas bien connu claqué et résonne dans le vestibule.

Et, courageuse, elle commence une valse par le milieu et compose son visage pour sourire à Raoul qui rentre.

ALBERT MOCKEL.

Décembre 1884.

(Extrait de l'*Élan littéraire*.)

## A l'Emulation.

Samedi dernier, grand concert, première exécution de l'opéra peu connu (et le meilleur probablement) de Saint-Saëns, *Samson et Dalila*.

Œuvre inégale, chœurs bien écrits et assez mal chantés, airs divers, les uns bons comme la Malédiction du Grand Prêtre et deux romances de Dalila, une scène réussie, celle de la Prison; une médiocre, la première. Au 2<sup>me</sup> acte deux duos, le premier peu intéressant, le second, mieux, et qu'on a écarté. Pourquoi?

Une orchestration raffinée, amincie, sublimée: des tiroirs de la mosaïque, des ficelles; tout cela très ingénieux et quelquefois heureux. Des thèmes rentrant l'un dans l'autre comme certaines boîtes japonaises, du leit-motiv à la portée de tous, du wagnerisme de poche enfin. Un orchestre braillard et débrillé par moments malgré une direction sabrant comme à Reichshofen. Les solistes... Mlle de St-Moulin et M. Davreux intelligents, M. Bucognani monochrome et M. Stentor Guillaibert tonitruant.

Toute cette esbrouffe impressionne à peine un public soliveau qui croirait déroger en manifestant un sentiment quelconque. Une majestueuse indifférence caractérise les auditeurs de l'Emulation.

Et pour cause. — Le concert n'est qu'un accessoire. La partie féminine de la salle et de la scène est toute à la stratégie des lorgnettes et aux babillages qui s'ensuivent. Une autre partie, les papas et les mamans, s'embête ferme (sans en convenir du reste) et ne vient que pour chaperonner sa progéniture. Et enfin, à la tribune, le public éclairé (il est plus près du lustre) se compose de vieux... messieurs (je suis poli) et de jeunes... messieurs (je suis encore poli) aussi ignares (je reste poli vous dis-je) les uns que les autres et, comme dirait Frère-Orban, peu capables d'émettre un vote intelligent.

Ils l'ont bien prouvé, d'ailleurs, à la conférence de Villiers de l'Isle-Adam, en se donnant le luxe d'un potin qui à Belleville eût suffi à les faire expulser. Le boucan est donc l'opinion littéraire de ces... messieurs. — Cette théorie sur l'art en vaut une autre. Les arguments sont particulièrement frappants.

P.

## BIJOUTERIE-ORFÈVRE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

ALLO, ALLO.

ON DEMANDE

UN DIRECTEUR

AU THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE.

Seuls peuvent se présenter les candidats jouissant d'une grande fortune personnelle.

Etant donné l'encombrement des demandes, M. l'échevin des Beaux-Arts siégera en permanence en son bureau où les intéressés peuvent prendre connaissance des clauses stipulantes à eux imposées par le cahier des charges.

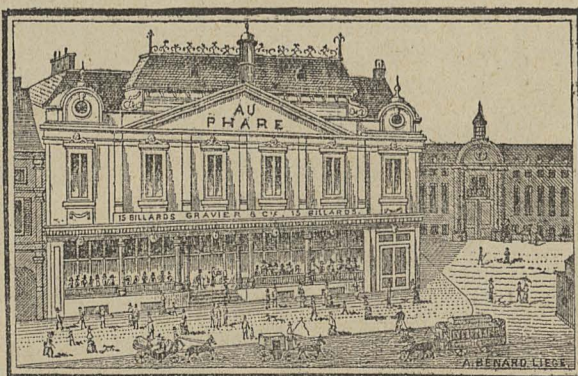
Tombola au profit du Bureau de bienfaisance, Exposition des lots, salle orientale, place Verte, entrée rue de l'Official.

Dimanche 4 mars, à midi, Concert, par l'Harmonie du 9<sup>me</sup> régiment de ligne, sous la direction de M. Waucamp.

Le même jour, à 3 heures, Bal d'enfants, paré, masqué et travesti, sous la direction de Mesdemoiselles Bolzaguet. Danses variées, cotillon. Orchestre conduit par M. Nypels. Prix d'entrée: 1 franc.

Lundi 5 mars à 8 heures, Concert, avec le concours de Mlle Joachims, MM. Gevaert et Demest.

## AU PHARE — GRAVIER ET C<sup>ie</sup>



LIÈGE, PLACE VERTE.

## PAVILLON DE FLORE

Bureaux à 6 1/2 heures. Rideau à 7 heures.  
DIMANCHE 4 ET LUNDI 5 MARS 1888

### SURCOUF

Opéra-comique en 4 actes et 5 tableaux, dont un prologue.  
Paroles de MM. Henri Chivot et Alfred Duru, musique de Robert Planquette.

1<sup>er</sup> tableau (prologue), décor nouveau, Le Port de St-Malo; 2<sup>e</sup> tableau, Kerbiniou l'Armateur; 3<sup>e</sup> tableau, le Gouverneur de Crocton; 4<sup>e</sup> tableau, décor nouveau, La Corvette, La Confiance, L'abordage; 5<sup>e</sup> tableau, Après le Combat, Retour au Pays.

Distribution: Robert Surcouf, MM. Carpentier; Blaise Kerbiniou, Crétot; Arabelle, Mmes Gilles-Raimbault; Yvone, Perrouze; Gargoussel, Ancelin; Flageolet, Degrange.

On commencera par:

### SOUS LE CONSULAT

Drame historique en 4 tableaux, 1<sup>er</sup> tableau, l'Espion; 2<sup>e</sup> tableau, A Vincennes; 3<sup>e</sup> tableau, l'Enlèvement; 4<sup>e</sup> tableau, Le Jugement, l'Exécution.

## THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Bureaux à 6 o/o heures. Rideau à 6 1/2 hrs.  
Dimanche 4 mars 1888

### LE TROUVÈRE

Grand-opéra en 4 actes et 9 tabl., de Pacini, musique de VERDI.

Avec le concours de M. VAN LOO, fort-ténor.

Distribution: Manrique, MM. Van Loo; le comte de Luna, Claeys; Fernand, Plain; Ruiz, Bayard; un bohémien, Dubois. — Léonore, Mmes Thuringer; Azucéna, Lender; Inès, Dumésil.

Au 3<sup>me</sup> acte, PAS DES BOHÉMIENNES, dansé par Mlles Didan, Lebron, C. et B. Pellegrini, Nettement et les dames du ballet.

On commencera par:

### LES FOURCHAMBAULT

Pièce en 5 actes, de la Comédie Française, d'Emile Augier.

Distribution: Fourchambault, MM. Sylvain; Léopold, Rodes; Bernard, Nerissant; Rastiboulois, Achard; Marie Letellier, Mmes Vallia-Daurelly; Madame Bernard, Debry; Blanche, Gilberte; Madame Fourchambault, Richer; un domestique, M. Magnée.

Lundi 5 mars; représentation au bénéfice de M. Barwolf, 1<sup>er</sup> chef d'orchestre, 1<sup>re</sup> représentation (reprise) de: AIDA.

## COMPAGNIE

DES

### Propriétaires Réunis

pour l'assurance à primes contre l'incendie  
Agent principal: A. DEPAS, Liège.  
64, rue Hocheporte.

## APÉRITIF & DIGESTIF

ESSENTIELLEMENT

HYGIÉNIQUE

MAISON

DE VENTE

16 et 18, rue Léopold

LIÈGE.

## THIRIAR-HERLA

Rue Léopold, 19, LIÈGE.

RÉPARATIONS SOIGNÉES

DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.

Ambre, Cannes, etc.

PRIX MODÉRÉS.

## BITTER DE CRÈTE

BITTER DE CRÈTE

BITTER DE CRÈTE

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATEUR.

Typographie · Chromolithographie ·

· Aug. Bénard ·

Rue du Jardin Botanique, 12  
Liège.

## J. LARDINOIS & C<sup>ie</sup>

AGENTS DE CHANGE

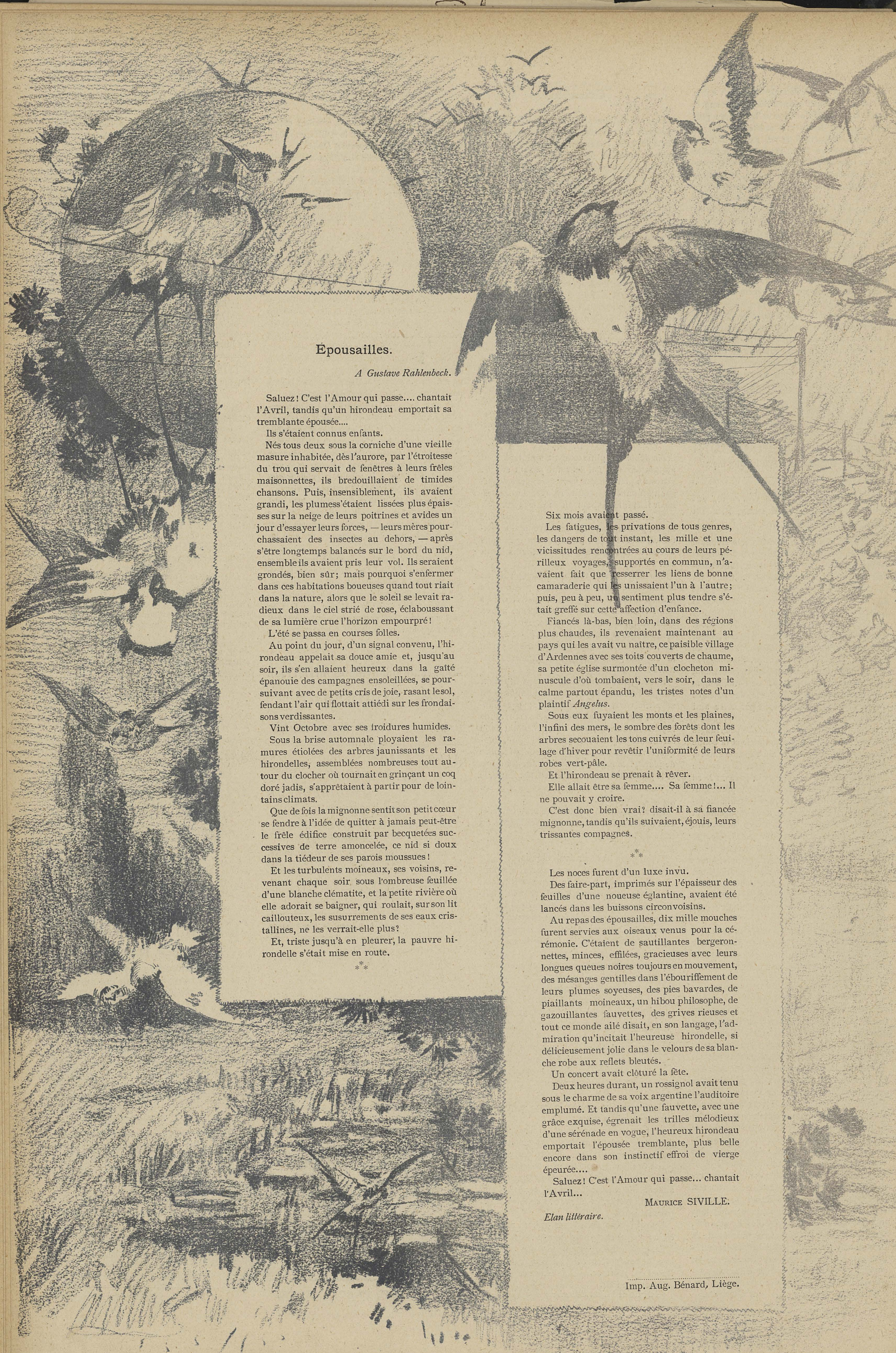
47, Rue du Pont-d'Ile, Liège.

Achat et vente d'obligations.

Paiement de coupons.

Vente de titres par paiements mensuels.

Liège, Imp. Aug. Bénard



## Epousailles.

A Gustave Rahlenbeck.

Saluez! C'est l'Amour qui passe... chantait l'Avril, tandis qu'un hirondeau emportait sa tremblante épousée...

Ils s'étaient connus enfants.

Nés tous deux sous la corniche d'une vieille masure inhabitée, dès l'aurore, par l'étroitesse du trou qui servait de fenêtres à leurs frères maisonnettes, ils bredouillaient de timides chansons. Puis, insensiblement, ils avaient grandi, les plumes s'étaient lissées plus épaisses sur la neige de leurs poitrines et avides un jour d'essayer leurs forces, — leurs mères pourchassaient des insectes au dehors, — après s'être longtemps balancés sur le bord du nid, ensemble ils avaient pris leur vol. Ils seraient grondés, bien sûr; mais pourquoi s'enfermer dans ces habitations boueuses quand tout riait dans la nature, alors que le soleil se levait radieux dans le ciel strié de rose, éclaboussant de sa lumière crue l'horizon empourpré!

L'été se passa en courses folles.

Au point du jour, d'un signal convenu, l'hirondeau appelait sa douce amie et, jusqu'au soir, ils s'en allaient heureux dans la gaieté épanouie des campagnes ensoleillées, se poursuivant avec de petits cris de joie, rasant lesol, fendant l'air qui flottait attiédi sur les frondaisons verdissantes.

Vint Octobre avec ses froidures humides.

Sous la brise automnale jouaient les ramures étiolées des arbres jaunissants et les hirondelles, assemblées nombreuses tout autour du clocher où tournait en grinçant un coq doré jadis, s'apprétaient à partir pour de lointains climats.

Que de fois la mignonne sentit son petit cœur se fendre à l'idée de quitter à jamais peut-être le frère édifice construit par becquetées successives de terre amoncelée, ce nid si doux dans la tiédeur de ses parois moussues!

Et les turbulents moineaux, ses voisins, revenant chaque soir sous l'ombreuse feuillée d'une blanche clématite, et la petite rivière où elle adorait se baigner, qui roulait, sur son lit caillouteux, les susurrements de ses eaux cristallines, ne les verrait-elle plus?

Et, triste jusqu'à en pleurer, la pauvre hirondelle s'était mise en route.

\*\*\*

Six mois avaient passé.

Les fatigues, les privations de tous genres, les dangers de tout instant, les mille et une vicissitudes rencontrées au cours de leurs périlleux voyages, supportés en commun, n'avaient fait que resserrer les liens de bonne camaraderie qui les unissaient l'un à l'autre; puis, peu à peu, un sentiment plus tendre s'était greffé sur cette affection d'enfance.

Fiancés là-bas, bien loin, dans des régions plus chaudes, ils revenaient maintenant au pays qui les avait vu naître, ce paisible village d'Ardenne avec ses toits couverts de chaume, sa petite église surmontée d'un clocheton minuscule d'où tombaient, vers le soir, dans le calme partout épanou, les tristes notes d'un plaintif *Angelus*.

Sous eux fuyaient les monts et les plaines, l'infini des mers, le sombre des forêts dont les arbres secouaient les tons cuivrés de leur feuillage d'hiver pour revêtir l'uniformité de leurs robes vert-pâle.

Et l'hirondeau se prenait à rêver.

Elle allait être sa femme... Sa femme!... Il ne pouvait y croire.

C'est donc bien vrai? disait-il à sa fiancée mignonne, tandis qu'ils suivaient, éjouis, leurs trissantes compagnes.

\*\*\*

Les noces furent d'un luxe invu.

Des faire-part, imprimés sur l'épaisseur des feuilles d'une noueuse églantine, avaient été lancés dans les buissons circonvoisins.

Au repas des épousailles, dix mille mouches furent servies aux oiseaux venus pour la cérémonie. C'étaient de sautillantes bergeronnettes, minces, effilées, gracieuses avec leurs longues queues noires toujours en mouvement, des mésanges gentilles dans l'ébouriffement de leurs plumes soyeuses, des pies bavardes, de piaillants moineaux, un hibou philosophe, de gazouillantes fauvettes, des grives rieuses et tout ce monde ailé disait, en son langage, l'admiration qu'incitait l'heureuse hirondelle, si délicieusement jolie dans le velours de sa blanche robe aux reflets bleutés.

Un concert avait clôturé la fête.

Deux heures durant, un rossignol avait tenu sous le charme de sa voix argentine l'auditoire emplumé. Et tandis qu'une fauvette, avec une grâce exquise, égrenait les trilles mélodieux d'une sérénade en vogue, l'heureux hirondeau emportait l'épousée tremblante, plus belle encore dans son instinctif effroi de vierge épeurée...

Saluez! C'est l'Amour qui passe... chantait l'Avril...

MAURICE SIVILLE.

Elan littéraire.

Imp. Aug. Bénard, Liège.